

30^{ème} EDITION
**RACISME
 DÉCOMPLEXÉ?**
 SEMAINE NEUCHATELOISE D' ACTIONS CONTRE LE RACISME



Entretien avec Christian Mukuna

acteur et humoriste, parrain de la 30^{ème} édition de la semaine neuchâteloise d'actions contre le racisme

Vous êtes le parrain de la Semaine neuchâteloise d'action contre le racisme (SACR) cette année. Qu'est-ce qui vous a motivé à accepter ce rôle et qu'est-ce qu'il représente pour vous ?

J'ai accepté ce rôle car cela fait plusieurs années que je participe à ces événements, que ce soit en tant qu'invité ou en donnant des conférences. Être parrain de cette édition marquant les 30 ans de la SACR est pour moi un immense honneur. C'est aussi une reconnaissance de mon engagement en faveur du "vivre ensemble", de ma sensibilisation au racisme et des liens fraternels que je veux entretenir entre la Suisse et mon pays d'origine, la République Démocratique du Congo.

Ce rôle m'offre une visibilité pour continuer à porter des sujets qui me tiennent à cœur et qui concernent chacune et chacun, quelle que soit son origine. J'ai souvent abordé ces questions dans mes spectacles, mes interventions en milieu scolaire et mes prises de parole publiques.

Ce qui compte avant tout pour moi, c'est de rappeler que la lutte contre le racisme n'est pas l'affaire d'une minorité, mais un engagement collectif. En tant qu'artiste et citoyen, j'ai la responsabilité d'agir et de contribuer à un dialogue constructif. Être parrain, c'est endosser le rôle de porte-parole, de témoin et d'acteur du changement. C'est une mission que je prends à cœur, et qui s'inscrit naturellement dans mon engagement de longue date.

Vous intervenez souvent dans des écoles dans le cadre de la SACR. Pourquoi est-ce pour vous si essentiel de sensibiliser les jeunes à ces questions ?

Je pense que le véritable changement commence avec les jeunes. Les adultes de ma génération ont déjà des idées bien ancrées, mais les enfants sont encore en construction. Leur perception du monde est largement influencée par l'éducation qu'ils reçoivent et contrairement aux adultes, ils sont plus réceptifs. Ils écoutent, posent des questions et peuvent remettre en question ce qu'on leur a appris. C'est pourquoi il est crucial d'intervenir dès leur plus jeune âge pour leur montrer que les différences sont une richesse et non un motif d'exclusion. Lorsqu'ils sont exposés à des explications claires et honnêtes, ils comprennent rapidement l'importance du respect et de l'ouverture à l'autre. Ils sont souvent bien plus spontanément bienveillants que les adultes. En sensibilisant dès le plus jeune âge, on peut empêcher que des barrières ne s'installent et encourager un véritable esprit d'ouverture.

Avant de débiter vos conférences avec les élèves, vous leur proposez un “tour du monde”. Pourquoi ?

Cet exercice permet aux élèves de prendre conscience de la diversité qui existe autour d’eux. Je leur demande d’énoncer leurs origines et rapidement ils/elles réalisent que leur classe est une représentation en miniature du monde entier. Certain-e-s sont d’origine suisse, d’autres ont des racines en Afrique, en Asie, en Amérique du Sud ou en Océanie. Cette activité montre que personne n’est totalement “d’ici” ou “d’ailleurs”.

Tout le monde a une histoire, des influences culturelles multiples. Cela permet aux jeunes de voir au-delà des apparences et de comprendre que ce qui les unit est bien plus fort que ce qui les différencie. Ce moment est aussi l’occasion de désamorcer certaines idées reçues. Au-delà de l’exercice, il s’agit d’un moment de partage où chacune met chacun peut se sentir fier-ère de ses origines. Trop souvent, les enfants issus de l’immigration cachent ou minimisent leurs racines pour s’intégrer. Ce « tour du monde » est un moyen de montrer que la diversité est une richesse et que leur identité multiple est une force.

Avez-vous constaté une évolution de la perception du racisme depuis votre scolarité ?

Hélas, pour moi, le racisme à l’école a toujours existé, mais aujourd’hui, pour moi, il a évolué sous de nouvelles formes. Il est devenu plus insidieux. À mon époque, les insultes étaient directes et brutales : on me traitait de « *sale Noir* ». Il n’y avait pas d’ambiguïté — On ne m’aimait pas pour une raison liée à mes caractéristiques africaines, et bien, je n’aimais pas en retour. C’était clair.

Aujourd’hui, le racisme est plus insidieux et se manifeste par des discriminations déguisées, des exclusions subtiles ou encore du racisme ordinaire. Trouver un logement en tant que personne noire, par exemple, relève souvent du parcours du combattant. J’en ai moi-même fait l’expérience il y a quelque temps. J’avais repéré un appartement à louer dans les petites annonces et contacté la propriétaire pour organiser une visite. À mon arrivée, la propriétaire s’est montrée surprise en me voyant avant de m’annoncer que le logement avait déjà été loué. Pourtant, quelques jours plus tard, l’annonce était toujours en ligne. Intrigué, j’ai rappelé et on m’a de nouveau confirmé que l’appartement était disponible. Lors du second rendez-vous, la propriétaire a invoqué un malentendu et affirmé que le bien était bel et bien loué. Perplexe, j’ai demandé à un ami d’appeler à son tour. Cette fois, la propriétaire lui a assuré que l’appartement était toujours à louer.

J’ai exigé des explications. La propriétaire a alors tenté de justifier son refus en avançant une série de mauvaises expériences passées : « *Ce n’est pas contre vous... mais vous savez, j’ai déjà eu des soucis avec certaines personnes, avec les odeurs...* ». Et la personne s’embrouille davantage : « *C’est juste que parfois, vous êtes nombreux-ses dans un petit appartement, et j’ai eu des problèmes* » ...

C’est là que je réalise que le racisme que je vis aujourd’hui est plus insidieux. Il ne se crie plus dans la rue, mais il se cache dans des regards, des excuses, des silences gênés, des votations. C’est ça, le racisme ordinaire. Ce sont ces petites phrases, ces préjugés qui persistent encore aujourd’hui.

Sommes-nous confronté-e-s aujourd’hui à un racisme décomplexé, thème de cette 30^e édition de la SACR ?

Si on regarde ce qui se passe dans les écoles, avant, les discriminations restaient dans la cour de récréation. Mais aujourd’hui, elles suivent les enfants jusque dans leur chambre et dans leur intimité à travers des messages en ligne. Le harcèlement ne s’arrête plus aux portes de l’école.

À mon époque, Internet en était encore à ses débuts mais aujourd’hui les jeunes sont exposé-e-s en continu à des contenus qui renforcent les stéréotypes et banalisent le racisme. Je dis souvent aux jeunes : « *La différence entre votre génération et la mienne, c’est que vous avez la chance d’avoir les réseaux sociaux. Tout va très vite aujourd’hui. Un simple téléphone donne accès à toute la connaissance du monde... Accès à tout mais aussi à n’importe quoi* ».

Même avec des sécurités, un enfant de dix ans peut tomber sur du contenu inapproprié en quelques clics. Aujourd’hui, il suffit de taper quelques mots pour accéder à des images choquantes. Cette facilité d’accès influence leur perception du monde, parfois de manière dangereuse. Ils/elles intègrent des idées sans les comprendre et les répètent ailleurs.

À mon époque, certaines des insultes que je recevais, venaient directement des adultes qui les prononçaient à la maison. Les enfants m'attaquaient avec des phrases entendues chez eux. Parfois, ils/elles me frappaient en me criant : « *Tu voles notre travail* ». J'avais huit ans, j'étais à l'école. « *Je vole le travail de qui ?* » *Je ne comprenais pas. Dans ma tête d'enfant, j'imaginais que cela avait peut-être à voir avec une note que j'avais obtenue en classe.*

Aujourd'hui, le problème est le même, mais amplifié. Les enfants ramènent à la maison des insultes qu'ils/elles ne comprennent pas. J'ai une fille de huit ans à la maison qui m'a récemment sorti une phrase choquante entendue à l'école. Je lui ai dit qu'elle m'insultait. Quand je lui ai demandé :

« *Mais pourquoi on dit ça ? Est-ce qu'on le dit à quelqu'un qui a la peau blanche ?* »

Elle a réfléchi, puis répondu : « *Non...* ».

Le problème, c'est que les jeunes disent tout et n'importe quoi sans mesurer l'impact de leurs mots. Les réseaux sociaux rendent tout banal. Les jeunes voient une tendance sur TikTok, ils/elles l'imitent en classe, parfois sans réaliser la portée de leurs gestes.

C'est justement pour cela que mon travail est essentiel. J'explique aux jeunes que ce qu'ils/elles voient sur Internet n'est pas toujours la réalité. Que les mots ont du poids. Qu'ils peuvent blesser.

Mais il y a aussi un point positif : la parole s'est libérée. Aujourd'hui, les victimes osent témoigner, dénoncer et agir. Il y a une prise de conscience collective, même si elle reste insuffisante. Le racisme ne peut plus être nié. Il est documenté, filmé, partagé. Cela force les institutions à réagir et pousse les nouvelles générations à s'engager.

Lors de vos rencontres avec les élèves, vous entendez de nombreux témoignages de souffrance et de harcèlement. Je pense notamment à ce jeune mineur non accompagné, qui racontait être si heureux de venir en Suisse pour pouvoir aller à l'école, mais qui ne comprenait pas le harcèlement qu'il y subissait. Je vous ai vu ému, les larmes aux yeux. Que ressentez-vous face à ces témoignages ?

Ça me rend profondément triste. Cela me touche. Je ne m'attendais pas à ce que les jeunes s'expriment autant. Je pensais qu'ils réagiraient comme moi à leur âge, quand un vieux monsieur venait nous parler de sujets qui ne nous intéressaient pas. On était juste content de perdre 45 minutes de cours.

Je veux apporter quelque chose de différent. J'utilise l'humour, je rends les échanges vivants parce que je veux que les jeunes se reconnaissent en moi, qu'ils sentent que je ne suis pas là pour leur faire la morale, mais pour partager une expérience. Ce qui me surprend à chaque fois, c'est leur engagement. Ils/elles écoutent, réagissent. Et surtout, à la fin, ils/elles témoignent, posent des questions. Parfois, des questions très personnelles. C'est là que ça me touche le plus.

Et lorsque ce jeune mineur non accompagné a eu le courage de se lever, de s'exprimer devant plus de 200 élèves et enseignant-e-s, j'étais bouleversé. Je ne savais pas quoi répondre à sa détresse.

Moi-même, à 10 ans déjà, je me répétais que ce que je vivais n'était pas normal. J'ai souvent dit que je suis devenu noir le jour où quelqu'un m'a dit que je l'étais. Avant ça, je ne voyais pas ma couleur de peau comme une différence. Mais ce jour-là, tout a changé. J'ai commencé à me poser des questions sur mon identité, à douter de ma place, de mes origines, de ce que signifiait être congolais. Les clichés me poursuivaient : « *Ils sont pauvres* », « *Ils n'ont rien* », « *Ils ne devraient pas être ici.* » C'est ce que j'entendais. Et aujourd'hui encore, ces discours pullulent sur les réseaux sociaux.

Ce qui m'a fait mal, ce jour-là, devant ce jeune, c'était de me dire : « *Malgré tous ces combats, malgré tout ce que j'essaie d'apporter à travers mes conférences, mon travail d'humoriste, de comédien... Est-ce que les choses ont vraiment changé ?* »

Je suis resté sans réponse. Parce que pour être l'homme de 37 ans qui est devant eux aujourd'hui, qui fait des blagues et essaie de transmettre un message, j'ai dû encaisser vingt ans de souffrance, de racisme, de doutes. Et qu'est-ce que je pouvais lui dire ? « *Serre les dents, ça ira mieux* » ?

Oui, bien sûr, on veut y croire. Mais je sais aussi qu'il va encore en baver. Peut-être même pendant dix ans. Alors, quand il m'a demandé *ce qu'il devait faire*, je suis resté un instant silencieux. On peut rire, on peut parler, mais quand surgit une vraie question, une question sincère... Quelle est la vraie réponse ?

Ce même jour, lors de cette rencontre à Fleurier, j'ai aussi été témoin de courage. À la fin de mon intervention, une jeune fille est venue me voir et m'a confié: « *Moi, j'en ai parlé à mon professeur.* » Une autre m'a raconté qu'elle avait osé aller voir le garçon qui l'embêtait pour lui demander pourquoi. Il lui avait répondu qu'il trouvait cela drôle, mais qu'il n'avait rien contre elle.

C'était très émouvant. Et c'est là que j'ai compris. Ce que je fais, ce que nous faisons tous et toutes, ça compte. Si après m'avoir écouté, ne serait-ce qu'un-e seul-e jeune ose parler, ose dire "stop", alors on avance. Je me dis qu'il y a quand même quelque chose qui bouge. Peut-être que moi, je n'ai pas toujours su quoi dire. J'aurais pu simplement répondre "Ça va aller", "Il y a des gens bien, tu finiras par en rencontrer." Moi, j'ai trouvé les miens à 30 ans. Peut-être que ce ne sera pas son cas maintenant, mais ça viendra.

Mais ce qui me marque surtout, c'est de voir que ces gamins osent parler. Ils/elles prennent la parole, et en face, il y a quelqu'un qui écoute, qui réalise. Quand je leur explique qu'on peut facilement basculer du rôle d'agressé à celui d'agresseur, ou inversement, ils/elles commencent à réfléchir.

Ils/elles sont à un âge où tout peut basculer. Dans un an, certain-e-s vont changer d'école, entrer au lycée, préparer le bac. Peut-être qu'ils/elles n'ont pas envie de reproduire les mêmes schémas, de porter avec eux/elles ces comportements qu'ils/elles avaient jusque-là.

Et puis, il y a ces groupes de trois copains/ copines qui, aujourd'hui, se moquent d'un-e autre. Mais demain ? Ils/elles pourraient être à leur tour dans cette position, à se sentir exclu-e-s, à comprendre ce que c'est d'être de l'autre côté. C'est à ce moment-là qu'un déclic peut se produire. Alors oui, je me dis qu'il y a une possibilité que ça change. Ça prend du temps, mais ça change !

Martin Luther King rêvait d'un président noir. Il n'a pas vécu assez longtemps pour voir ça, mais ça s'est produit. Aujourd'hui, on attend peut-être un conseiller fédéral noir !

Il y a du progrès, même si ce n'est pas parfait. Peut-être que mon travail d'artiste a aussi un rôle à jouer dans tout ça. Alors pourquoi ne pas croire au changement ici aussi ?

Alors oui il m'est arrivé de pleurer. Quand j'ai vu ce gamin en face de moi, je me suis demandé ce que je pouvais lui dire? Je n'allais pas lui mentir. Je n'allais pas lui faire croire qu'après une de mes conférences, tout serait réglé, que le racisme disparaîtrait, que les esprits étriqués allaient s'ouvrir du jour au lendemain.

Le changement prend du temps. Je pense souvent aux luttes des femmes, notamment parce que j'ai trois sœurs et que je vois leur réalité au quotidien. Aujourd'hui, elles ont des droits, elles peuvent voter. Mais en Suisse, ce droit ne leur a été accordé qu'en 1971 – une date encore récente à l'échelle de l'histoire. Et pourtant, leur combat continue. Car entre avoir des droits inscrits dans la loi et les voir réellement appliqués, il existe un fossé immense.

La lutte contre le racisme et les discriminations suit le même chemin : on avance, mais lentement.

Je me répète sans cesse que je dois persévérer, aller de l'avant. Dans les moments de doute, je me motive, je m'encourage. Aujourd'hui, j'ai la possibilité de parler, et surtout, d'être écouté.

Aujourd'hui, en Suisse, on écoute un homme noir. J'ai eu l'honneur d'être l'un des premiers – peut-être même le premier – dans mon canton à prononcer le discours du 1er août, un symbole fort pour la Suisse. L'année dernière, à Neuchâtel, j'ai partagé cet honneur avec Mauro Moruzzi, qui était conseiller communal de la Ville de Neuchâtel. Ce jour-là, nous étions deux personnes issues de l'immigration à prendre la parole. Lui, un Italo-Suisse, enfant du Placard, ayant grandi ici. Moi, un Congolais, arrivé en Suisse très jeune. Et pourtant, c'est nous qui prononcions le discours officiel d'un pays historiquement blanc.

Voir cela, ça montre que les choses avancent.

Quand on observe la situation actuelle aux États-Unis, n'y a-t-il pas de quoi s'inquiéter ?

Absolument. Comme le dit l'adage, « *Quand l'Amérique éternue, le monde s'enrhume.* » Ce qui s'y passe finit toujours par avoir des répercussions ailleurs.

Mais il ne faut pas baisser les bras. Il y a soixante ans, mes ancêtres — ou ceux qui me ressemblent — n'avaient même pas le droit de partager le même trottoir que les Blancs. Aujourd'hui, je suis libre de travailler, de manger où bon me semble et de mener une vie confortable même si le combat de la liberté et des droits continue encore et toujours.

Pensez-vous que l'on peut tout dire ou l'humour a ses limites ?

J'aime questionner cette idée qu'on peut rire de tout, mais pas avec tout le monde. Je ne sais plus qui a dit cette phrase — peut-être Pierre Desproges — mais elle est très juste. Certaines personnes sont très susceptibles sur certains sujets. Même avec les meilleures intentions, il y a des thèmes où l'humour ne passe pas toujours.

Prenons l'exemple de la religion. Je sais que si je fais une blague sur ce sujet, même avec un message derrière, certaines personnes le prendront mal.

Avec mon meilleur ami, lui est blanc, blond, aux yeux bleus, parfois, on se taquine par certains mots. Entre nous, on sait que c'est une blague, sans aucune mauvaise intention. Mais si un jour il arrive dans un groupe d'ami-e-s noir-e-s et lance une blague sensible, il se ferait immédiatement reprendre ou juger à tort.

Le contexte, la relation entre les personnes, tout ça joue énormément dans l'humour.

Aujourd'hui, tout le monde a la parole, et c'est une bonne chose. Mais en parallèle, les sensibilités se sont exacerbées. Nous vivons une époque où il faut constamment surveiller ses mots pour ne froisser personne.

C'est pourquoi, dès le début de mon spectacle, je pose cette question : « *Peut-on encore rire de tout ?* » Parce qu'aujourd'hui, faire rire sans heurter quelqu'un devient un véritable défi. Une simple blague mal interprétée peut déclencher un tollé, voire une réaction violente, comme on l'a vu avec l'affaire Will Smith. L'humour est devenu un exercice périlleux.

Et pourtant, certain-e-s viennent voir un spectacle d'humour, paient leur place, puis repartent offusqué-e-s par les blagues de l'artiste. Ils/elles savent pourtant à quoi s'attendre. Malgré cela, ils/elles assistent au spectacle, achètent leur billet, et finissent par exprimer leur mécontentement sur les réseaux sociaux. C'est là qu'ils/elles déversent toute leur frustration, toute leur rancœur.

Je peux comprendre qu'à la télévision, si un-e humoriste passe en prime time et qu'on ne l'apprécie pas, on change simplement de chaîne. Mais quand on choisit délibérément d'acheter un billet pour voir un-e artiste, en sachant parfaitement quel type d'humour il/elle pratique, pourquoi y aller si c'est uniquement pour critiquer ensuite ?

Il faut trouver un équilibre pour préserver la liberté d'expression ?

Finalement où est la limite ? Prenons l'exemple de Charlie Hebdo. Après l'attentat, on entendait partout : « *Nous sommes tous Charlie.* » Mais quand certaines personnes osaient dire : *qu'elles n'étaient pas Charlie car certaines de leurs caricatures les blessaient*, elles étaient immédiatement attaquées.

Où est la liberté d'expression dans ce cas ? Si on est Charlie, on a le droit de s'exprimer. Mais si on ne l'est pas, alors on est censuré ?

En réalité, les gens vont toujours là où ça les arrange. Ils/elles défendent la liberté d'expression tant que ça correspond à leurs idées.

Est-ce que je suis féministe ? Oui, mais seulement tant que ça ne remet pas en question certains aspects qui m'arrangent. Est-ce que je défends les droits de l'homme ? Oui, mais pas si ça va à l'encontre de mes propres intérêts.

Finalement, cette liberté d'expression, censée permettre à tout le monde de parler, peut finir par diviser. Chacun-e défend ses propres intérêts et oublie l'essentiel : le vivre ensemble. On se noie sous trop d'informations, on se disperse, et on perd de vue ce qui est vraiment important : la coexistence entre hommes et femmes, entre différentes origines, entre différentes opinions.

La liberté d'expression et la paix sociale : comment préserver cet équilibre ? Lors d'une interview réalisée dans le cadre des 30 ans de la SACR, Thomas Facchinetti, premier Délégué aux étrangers, soulignait l'importance de cet enjeu en rappelant : « Il faut toujours garder à l'esprit la paix sociale. »

C'est un vrai enjeu. Comment respecter la liberté d'expression tout en maintenant l'harmonie entre les gens ? C'est une question vaste, et je n'ai pas toutes les réponses. Mais ce qui est certain, c'est qu'on ne peut pas avancer si on refuse d'écouter l'autre, si on instrumentalise la liberté d'expression. L'équilibre est un défi constant et c'est compliqué. On avance comme sur un fil en essayant de ne pas tomber. C'est un effort permanent. En théorie, ça paraît simple. Mais dans la réalité, il faut prendre en compte les vents contraires. On se concentre tellement sur un seul point, sur un seul mouvement, qu'au moindre faux pas, tout peut basculer. C'est un art complexe.

Tout à l'heure, vous avez dit que la lutte contre le racisme était votre combat personnel. Mais c'est aussi une cause collective, qui implique les associations et les institutions. Quel rôle l'État doit-il jouer dans cette lutte ? Doit-il intervenir activement en organisant une semaine d'action contre le racisme et en la coordonnant, ou bien cela incombe-t-il davantage aux associations et à la société civile ?

Pour moi, l'État doit être impliqué. Pour que le peuple vive ensemble en harmonie, il faut un cadre. L'histoire nous montre que, naturellement, les sociétés s'organisent en groupes, et qu'il y aura toujours des tensions, des inégalités, des rapports de force.

Dans un pays, il y a une multitude de voix, d'histoires, de vécus différents. L'État est là pour écouter, rassembler, et surtout, agir pour que chacun et chacune trouve sa place. Si on veut que les choses avancent, on ne peut pas juste dire : *“Débrouillez-vous entre vous.”* Il ne suffit pas d'avoir des lois écrites sur le papier. L'État doit mettre en place des actions concrètes pour que l'égalité soit une réalité et pas juste un principe théorique.

L'État ne doit pas être un simple spectateur : il doit s'engager activement. Il doit affirmer son soutien au vivre-ensemble, non pas uniquement pour une minorité, mais pour tous les citoyens et toutes les citoyennes. Trop souvent, quand on parle de racisme, certains y voient un conflit entre Noir-e-s et Blancs/Blanches. Or, c'est bien plus large que cela.

Le racisme, c'est l'inégalité, la discrimination sous toutes ses formes. Ce n'est pas seulement une question de couleur de peau, mais aussi de classe sociale, de genre, d'origine ou de religion. L'État doit affirmer clairement : *“Nous voulons un pays où chacun-e peut vivre dignement, sans être discriminé-e en raison de sa couleur de peau, de son origine, de son sexe, de son handicap ou de son identité.”*

Son rôle est d'assurer que chacun-e ait les mêmes opportunités et puisse avancer sans être freiné-e par des préjugés ou des barrières invisibles. Il ne doit pas se contenter d'observer ou de financer à distance. Il doit agir, s'impliquer et envoyer un signal fort.

Ce combat n'est pas uniquement celui des associations ou des militant-e-s. C'est une priorité nationale. Lorsqu'une association lutte seule, elle peine souvent à se faire entendre. Mais avec le soutien de l'État, son message prend une autre ampleur. Cela renforce la portée des actions menées et montre que les instances dirigeantes reconnaissent la nécessité de ces luttes.

Quand je vois par exemple mon nom sur une affiche et qu'il y a le logo de l'État de Neuchâtel, ce n'est pas la même chose. Ce n'est plus juste moi qui porte ce message, c'est une institution qui s'engage, qui affirme que cette cause est importante. Cela donne du poids aux actions entreprises et prouve que l'on avance dans la bonne direction. C'est comme dans le monde de l'art : un artiste talentueux gagne en légitimité lorsqu'il est soutenu par une grande institution. De la même manière, une cause devient plus visible et impactante lorsqu'elle reçoit une reconnaissance officielle.

Quelle est l'utilité de la Semaine d'action contre le racisme actuellement ? Après tout, ça fait 30 ans que cette semaine existe, et pourtant, le racisme est toujours là. Pire encore, il semble exploser, notamment sur les réseaux sociaux.

Certains critiquent cette initiative en disant : *“Regardez ce qui se passe dans le monde, tout ce que vous faites ne sert à rien.”* Mais je répondrais par une question : *« Pourquoi continue-t-on à commémorer les événements de 1945? Ça fait plus de 80 ans, et pourtant, on continue à en parler. Pourquoi ? Parce qu'il ne faut pas oublier. »*

Si aujourd'hui, on arrête de parler du racisme sous prétexte qu'il existe toujours, alors c'est encore pire. Ça reviendrait à dire que ce n'est plus un problème, que ce n'est plus une priorité. Le jour où l'on cessera de parler de la faim dans le monde, ça ne voudra pas dire que la famine a disparu, mais simplement qu'on a cessé de s'en préoccuper.

Si on continue cette Semaine d'action contre le racisme, c'est parce que le combat n'est pas fini. On a peut-être ralenti certaines formes de discrimination, mais il reste encore beaucoup à faire. L'histoire se répète. L'être humain fonctionne par cycles. C'est triste à dire, mais on répète sans cesse les erreurs du passé. Les idées extrêmes refont surface, les tensions réapparaissent. C'est pourquoi il faut rappeler, encore et encore les dangers de certains discours, de certaines idéologies. Quand on regarde ce qui se passe en Palestine, en Syrie, au Congo... Ce ne sont pas des crises nouvelles. Ce sont des drames qui se répètent. Si on n'en parle plus, si on arrête d'éduquer les générations futures, alors ces erreurs se répéteront encore et encore.

Aujourd'hui, pour cette Semaine d'action contre le racisme, il y a plus de cent partenaires et plus de cent événements organisés. Mais il y a trente ans, combien y en avait-il ? À peine une journée d'événements. On voit donc que les choses évoluent, que l'engagement grandit.

Le changement est lent, mais il est en marche. Et tant que des initiatives comme celle-ci existent, il y a de l'espoir.

Certain-e-s pourraient être pessimistes et dire que si cette semaine prend autant d'ampleur, c'est parce qu'il y a de plus en plus de problèmes. Mais on peut aussi voir ça autrement : il y a de plus en plus de mobilisation, plus d'engagement, plus d'actions concrètes.

Quel sera votre engagement durant cette semaine en tant que parrain ?

Je serai très présent durant cette période et prendrai part à plusieurs événements, notamment à la soirée officielle au Club 44, le 20 mars. Vous pourrez également me retrouver dans le cadre du Festival du Rire au Temple du Bas, ainsi qu'au Théâtre du Passage, où je jouerai dans un spectacle inédit tiré du texte de Friedrich Dürrenmatt, *« Épidémie virale en Afrique du Sud »*, mis en scène par Raphaël Tschudi.

Je donnerai également des conférences dans les écoles, comme chaque année, mais l'une d'elles aura une résonance particulière pour moi : celle destinée aux élèves de deuxième année du lycée Denis-de-Rougemont, l'établissement où j'ai moi-même étudié. Être invité par mon ancien lycée pour participer à cette semaine est une expérience profondément émouvante.

Je n'étais pas un mauvais élève, mais j'étais un gamin turbulent. Mes professeur-e-s savaient que j'avais des capacités, tout en constatant que je manquais parfois de discipline. En découvrant mon parcours, ils/elles ont compris qu'au-delà des obstacles, j'ai toujours été fidèle à mes valeurs.

Aujourd'hui, en revenant ici, je veux transmettre un message aux jeunes : ils/elles ont toutes les cartes en main. Qu'ils/elles soient studieux-ses-, turbulent-e-s, passionné-e-s, sportif-ve-s ou artistes, il existe toujours un chemin. Ce qui importe, ce n'est pas d'où l'on part, mais où l'on choisit d'aller.

C'est une période intense, mais je suis prêt. Si on m'avait proposé cela plus tôt dans ma carrière, je ne suis pas sûr que j'aurais eu la même assurance. Aujourd'hui, après des années d'engagement, je connais mon propos, je sais ce que je veux transmettre. J'ai eu la chance d'être entouré de personnes qui, comme moi, veulent avancer.

J'ai eu, comme tout le monde, des moments de doute, où je me suis demandé si tout ça servait vraiment à quelque chose. Mais à chaque fois que j'étais sur le point de baisser les bras, j'ai rencontré des personnes qui m'ont redonné de la force. Aujourd'hui, je sens que je suis à une étape de ma vie où je me sens soutenu par mon pays, mon canton, par les gens.

Alors non, tout n'est pas encore parfait. Mais si un jour j'ai des enfants, je pourrais leur dire : *“Le monde dans lequel je te laisse grandir n'est pas idéal, mais il est un peu meilleur que celui dans lequel moi j'ai grandi.”*

Petit à petit, les choses avancent. Et peut-être qu'un jour, on pourra simplement vivre, sans avoir à justifier qui l'on est. J'espère que ma présence en tant que parrain de cette semaine servira d'exemple. Je suis un homme avec beaucoup de mélanine, venu du Congo, qui a grandi en Suisse... J'ai une double culture, congolaise et suisse, africaine et européenne, mais j'ai surtout, une ouverture sur le monde.

Et j'espère que les gens verront avant tout un homme, avant de voir un homme noir.

Quelqu'un qui veut partager, qui veut comprendre, qui veut discuter. Je ne prétends pas détenir la vérité absolue. Je partage juste mon vécu, mes joies, mes blessures, mes expériences.

Ce que je veux, c'est simple : que chacune et chacun puisse avoir une chance d'avancer, de trouver son bonheur, sans être discriminé-e sur des critères qu'il/ elle ne peut pas changer. Je ne peux pas devenir blanc. Tout comme une personne blanche ne peut pas devenir noire. D'ailleurs, le concept même de *blanc* et *noir* est absurde. Personne n'est blanc-blanc, personne n'est noir-noir. Ce sont juste des étiquettes. Moi, je veux qu'on se définisse autrement. Pas par la couleur, mais par qui nous sommes.

J'ai toujours cru que le vivre ensemble passait par la rencontre, la discussion, l'apprentissage mutuel. Quand on est enfant, on ne se pose pas ces questions. Un gamin ne se demande pas si son copain, sa copine de jeu est Japonais-e ou Congolais-e. Il se demande : *« Qu'est-ce que tu aimes faire ? »* *« Ah, tu aimes le foot? Moi aussi ! Jouons ensemble. »*

Et c'est à ce moment-là qu'un lien se crée. Si les adultes pouvaient retrouver cette simplicité, le monde serait plus serein. Et l'humour dans ce monde est une arme puissante. Un bon mot, une blague bien placée, peut faire comprendre des vérités qu'un discours sérieux ne ferait jamais passer.

Parfois, on rit, et après coup, on se dit : *“C'est drôle, mais en fait, ce n'est pas bête.”* L'humour permet de détendre, de créer du dialogue, de faire réfléchir sans aggraver. C'est ce que j'essaie de faire dans mes spectacles et mes conférences. Faire rire, mais aussi faire réfléchir. Parce que ce n'est pas une question de gentil-le-s et de méchant-e-s. Il n'y a pas les Blancs mauvais et les Noirs bons. La réalité, c'est que nous sommes tous et toutes dans un mélange. Et dans ce mélange, on peut toujours tirer quelque chose de positif. Cela fait 25 ans que j'ai commencé à m'engager sur ces questions. D'abord, au lycée DDR, ensuite, en animant des débats sur les différentes cultures, puis, en faisant mes premières blagues sur scène. Et aujourd'hui, je sais que le chemin est encore long.

Alors je pourrais me dire : *« À quoi bon ? Rien ne changera. »* Ou je peux me dire : *« Si je fais ma part, peut-être que ça avancera un peu. »*

Je choisis la deuxième option. Parce que ne rien faire ne changera rien. Mais faire quelque chose, même un peu, peut tout changer. Tout ce que je veux, c'est partager, sourire, apprendre des autres et donner ce que je peux. Si, à la fin de cette semaine, ne serait-ce qu'un seul jeune se sent inspiré, alors j'aurai fait ma part. Et c'est ça, le vrai combat : faire en sorte que chaque génération puisse avancer un peu plus loin que la précédente.

Neuchâtel, Février 2025
Entretien réalisé par Zahra Banisadr et Méryl Rodríguez Espinosa,
service de la cohésion multiculturelle